

général fut blessé assez sérieusement, pour être obligé de laisser le commandement au plus ancien colonel. C'était le colonel Combes.

Les troupes, qui rendaient justice à la bravoure de leur général, mais ne se fiaient pas à ses lumières, avaient, par contre, une confiance sans bornes dans le colonel Combes, vieux soldat de l'Empire, rude, violent mais d'une lucidité merveilleuse et d'un sang-froid inaltérable. Il la justifia en remontant leur moral par quelques coups de main heureux. De légers transports purent aborder, apportant des vivres et des nouvelles de France, et on attendit sans inquiétude les renforts annoncés. En effet, bientôt une escadre, partie de Port-Vendres, jeta à l'embouchure de la Tafna trois régiments de ligne : les 23^e, 24^e et 62^e, commandés par le maréchal de camp Bugeaud, le futur duc d'Isly, le futur maréchal de France. La carrière de Bugeaud appartient à l'Histoire et tout le monde sait, qu'engagé volontaire dans les vélites, il était caporal dans la vieille Garde à Austerlitz. Officier en 1806, il guerroyait en Espagne à partir de 1808, et colonel, en 1814, se couvrait de gloire en défendant avec son régiment le Pont du Var contre un corps autrichien, quatre fois plus nombreux. Déjà très discuté par les journaux de gauche, le général Bugeaud n'avait pas encore acquis dans l'armée la grande popularité qu'il devait avoir. Mais il se présentait aux troupes avec tant d'assurance, mais il exposait aux officiers, avec tant de précision, la théorie de la guerre d'Afrique, qui ressemblait à la guerre d'Espagne, qu'il conquit immédiatement sa petite armée. Il profita de ses bonnes dispositions pour la mener à l'ennemi qui fut, partie tourné, partie bousculé. Elle rentra à Tlemcen, y laissa ses malades et ses blessés et repartit pour Oran, afin d'y organiser un convoi dont on avait le plus pressant besoin à Tlemcen.

C'est là que se place le combat fameux de la Sikkak

dont le retentissement fut considérable et le succès incontesté. Là, les Douairs et les Smélahs se couvrirent de gloire, et leur chef, Mustapha-ben-Ismaïl, comprenant la tactique du général Bugeaud, déploya une intelligence et un dévouement qui auraient suffi pour illustrer un général régulier. Le 6^e escadron du 2^e de chasseurs d'Afrique, lancé à propos dans une charge vigoureuse, sous les ordres du capitaine de Montauban, le futur commandant de l'expédition de Chine, rompit la cavalerie arabe et lui fit près de deux cents prisonniers. Cela ne nous était jamais encore arrivé, et jusque-là les cavaliers arabes avaient toujours passé pour insaisissables. Ces prisonniers, envoyés en France, y furent montrés comme des bêtes curieuses. Le ravitaillement de Tlemcen marqua la fin de la mission du général Bugeaud, qui rentra en France pour y exercer ses fonctions de député. Le général d'Arlandes avait été rapatrié pour soigner sa blessure, et ce fut le général l'Étang qui lui succéda.

C'était une figure militaire bizarre. Tout petit, les cheveux roux, il avait l'air d'un gamin, et pour augmenter encore cette apparence juvénile, il portait la veste ronde et la casquette plate, dont on affublait en ce temps-là les lycéens. Soldat de premier ordre, décoré de la croix d'officier de la Légion d'honneur, comme lieutenant aux chasseurs de la Garde impériale, ce qui était tout à fait inusité, il comptait de magnifiques services de guerre. Mais, violent, autoritaire, rageur, substituant sa volonté aux règlements, il avait organisé d'une façon déplorable, à Oran même, le 2^e chasseurs d'Afrique dont on lui avait confié la formation. Chose inouïe dans l'armée française, en dehors des révolutions, ce régiment se révolta deux fois, presque coup sur coup.

Un jour, un brigadier ivre rencontra des femmes arabes qui revenaient des bains maures. Il enleva le

voile d'une d'entre elles, la femme du caïd Ibrahim. Emoi parmi les notables, qui vinrent se plaindre au général des Michels, alors commandant à Oran. Celui-ci, se rappelant que Napoléon en Égypte imposait à ses soldats, sous les peines les plus sévères, le respect des mœurs et coutumes des indigènes, infligea au brigadier de chasseurs trente jours de prison, et ordonna que le coupable serait conduit à la prison de Mers-el-Kébir, monté sur un âne et portant, sur sa veste retournée, une pancarte où seraient inscrites la faute et la punition. Les chasseurs d'Afrique, à cette époque-là, se recrutaient parmi les mauvaises têtes de France. Quelques cavaliers rencontrèrent le brigadier ainsi accoutré, coururent au quartier, persuadèrent à leurs camarades que l'honneur du régiment était compromis; le corps entier monta à cheval et alla délivrer le coupable qu'il ramena en triomphe. Ce fut un scandale qu'atténua cependant le colonel l'Étang, en faisant rentrer à force d'énergie les mutins dans l'obéissance et reconduire le coupable en prison, après l'avoir dispensé cependant de l'écriteau.

Quelques mois plus tard, le colonel trouvait dans une rue d'Oran deux de ses cavaliers aux prises avec un bourgeois qui fit appel à son autorité. Fâcheuse idée, car, non seulement le colonel donna raison à ses hommes, mais il tomba lui-même sur le bourgeois. C'était le fonctionnaire remplissant la charge de maire et d'officier de l'état civil. Autre scandale, dont le général des Michels profita pour faire partir le colonel l'Étang, qui revint pourtant, pour accompagner le Prince Royal à Mascara et y gagner ses épaulettes de général.

Le choix de son successeur à la tête du 2^e de chasseurs d'Afrique était très difficile. Il tomba sur un des plus jeunes colonels de l'armée : le colonel Oudinot, le fils du maréchal, qui trouva un régiment en feu, un corps d'officiers divisé en Montaigus et en Capulets,

des discussions perpétuelles, des duels. Trop timide, trop jeune pour tenir en bride ces mauvaises têtes, il vit finalement son régiment en révolte, à propos d'une ordonnance ministérielle qui enlevait aux chasseurs d'Afrique des avantages de solde et de vivres. La mutinerie, qui dura trois jours, faillit entraîner un bataillon de la légion étrangère. On la réprima sévèrement. Le conseil de guerre prononça plusieurs condamnations à mort, dont une fut exécutée. Six capitaines furent mis en retrait d'emploi, pour être repris cependant plus tard. L'animosité alla si loin contre le malheureux colonel, qu'on en vint à suspecter son courage. Le vieux maréchal était navré, et on a prétendu que c'est pour répondre à ses injustes détracteurs que le colonel Oudinot se fit tuer dans la forêt de Muley-Ismaïl, à la tête de ses lanciers. Les chasseurs d'Afrique, en effet à ce moment, comme les chasseurs sous la Restauration, avaient dans chaque régiment le premier et le sixième escadron armés de la lance. Légende! Le colonel Oudinot ne s'est pas fait tuer, d'abord parce que l'on ne se fait pas tuer à la guerre. On est tué par des armes qui ne demandent jamais votre avis. Il fut percé d'une balle.

Le temps s'écoulait, les courriers de France se succédaient. Ma mère n'avait pas réussi dans ses démarches à Paris et, de guerre lasse, mon père se décida à accepter le commandement de la place de Mostaganem. Lui, mon frère et moi, nous partîmes d'Oran, au commencement de juillet 1836, pour faire les vingt-huit lieues de mer qui séparaient Oran de Mostaganem, à bord d'une petite barque non pontée. Il n'y avait pas d'autre moyen de communication entre les deux villes. Le courrier de quinzaine, qui reliait Alger à Oran, ne touchait jamais à Mostaganem, et pour les communications avec ce dernier poste, l'administration militaire d'Oran nolisait des barques de pêche, conduites géné-

ralement par d'anciens marins de la flotte barbaresque, par conséquent par d'anciens corsaires. Le patron qui nous reçut à son bord s'appelait Reiss-Kaddour. C'était un petit marin fort laid, à figure chafouine, au bras gauche estropié par une blessure, reçue à l'abordage d'un vaisseau français. Il avait pour équipage deux pauvres diables, soumis et sobres, qui suaient à grosses gouttes sur leurs rames. Le temps nous obligea à passer la première nuit dans la rade de Mers-el-Kébir. Le lendemain, nous eûmes toutes les peines du monde à doubler le cap Faïcon, et nous nous crûmes heureux de pouvoir aller, après une navigation fatigante, à Arzew, rade assez sûre, située dans le même golfe que Mostaganem qu'on découvrait dans le lointain, lorsque le temps était clair.

Ce port fut très long à se développer, parce qu'il ne fournissait pas d'eau potable. Il n'y avait, quand nous y abordâmes, qu'un petit fortin commandant l'entrée de la rade, une maison abritant le commandant du poste et ses officiers, une caserne fortifiée, habitée par une compagnie du premier bataillon d'Afrique, et quelques baraques en planches où nichaient des mercantis, attirés par la garnison. Sur cette côte qui inspirait une terreur superstitieuse aux navigateurs, un aviso de l'État, *la Salamandre*, s'était perdu récemment sur un bas-fond. Il avait donné son nom à la crique où son épave était encore visible. Mais, dans la rade d'Arzew stationnait un brick de l'État dont le capitaine, M. de Chabert, entretenait d'excellentes relations avec le commandant du poste d'Arzew, un capitaine de l'état-major des places, M. Révéroni. Peu de temps avant notre arrivée, M. Révéroni avait invité M. de Chabert à une partie de chasse qu'il avait décommandée au dernier moment, parce qu'on lui avait signalé la présence de nombreux rôdeurs de la tribu des Amyans, qui campait aux environs. M. de Chabert, sans tenir compte de

cet avis, avait voulu descendre à terre, avec une compagnie de fusiliers marins, pour ramasser les projectiles qu'il avait lancés la veille, dans un exercice au canon, et aussi pour chasser. Il avait été chargé par les Arabes, avait eu un quartier-maître blessé grièvement, avait reçu lui-même un coup de yatagan qui lui avait enlevé deux doigts et avait perdu un enseigne de vaisseau, M. de France, enlevé et conduit à Abd-el-Kader dont il fut le premier prisonnier français. Le général l'Étang avait puni M. Révéroni, pour ne s'être pas opposé au passage des marins, ce qui était injuste, car le commandant n'avait aucun moyen efficace d'interdire la côte à l'équipage d'un stationnaire.

Arzew avait dépendu d'abord de Mostaganem. Mais, pour la facilité des communications, on l'avait rattaché à Oran.

Son premier commandant avait été un officier de dragons, le capitaine Gay, dont la correspondance, conservée aux archives de Mostaganem, m'amusa beaucoup plus tard. Ce capitaine Gay avait une façon à lui de correspondre avec ses chefs. Il écrivait à son général, à Oran :

« MON GÉNÉRAL,

« La gourmandise qui a perdu nos premiers pères
« vient de causer la mort de onze soldats du bataillon.
« Ces malheureux, ayant voulu aller cueillir des figues
« de Barbarie, dans un enclos près d'Arzew, y ont
« trouvé des Bédouins embusqués qui leur ont coupé
« le cou. »

Quelques jours après, nouvelle lettre :

« MON GÉNÉRAL,

« Nouveau désastre. Six chasseurs d'Afrique ont

« encore voulu aller cueillir des figues de Barbarie.
 « Poussés par le démon de la gourmandise, ils ont eu
 « le même sort que leurs camarades, surpris par les
 « Bédouins. »

Il y avait encore dans les archives une lettre annonçant l'envoi de quelques pots de miel au général Trézel :

« MON GÉNÉRAL,

« Je vous envoie quelque chose analogue au caractère de Madame : des pots de miel. »

Enfin, ce brave capitaine Gay, explorant un jour avec sa lunette d'approche les environs, avait vu des rôdeurs arabes : « Tiens ! des Arabes ! » s'était-il écrié. « Voilà qu'ils attaquent notre troupeau. Mais c'est qu'ils le prennent ! Ah ! mon Dieu ! Ils l'emmenent ! » Il rentra dans son cabinet, et il écrivit l'aventure à ses chefs.

Sans lui tenir compte des pots de miel, on l'avait remplacé par le capitaine Révéroni.

A Arzew, nous trouvâmes toute une flottille de petites barques, immobilisées comme la nôtre par le gros temps. Il ne nous fallut pas moins de huit jours pour faire nos vingt-huit lieues et toucher à Mostaganem, où nous débarquâmes modestement sur les épaules de notre équipage. De la plage, une route sablonneuse d'environ dix-huit cents mètres monte jusqu'à la ville, partiellement assise sur des rochers escarpés, qui lui constituent des remparts, notamment du côté de la mer. La plage est protégée par un petit fortin, appelé fortin de la Marine, et, entre cette plage et la ville, on trouve encore un blockhaus. Ce n'était pas superflu à cette époque pour contenir les rôdeurs qui, la nuit tombée, s'emparaient des environs de la ville. Mosta-

ganem est à cheval sur un ravin, comme beaucoup d'autres villes arabes de la côte. Ce ravin sert de lit à un ruisseau qui sort, à quelques kilomètres, de la fontaine d'Aïn-Seffra, et vient se perdre dans la mer, au pied du fortin de la Marine. Il partage la ville en deux parties, reliées ensemble par une bonne route et un pont de bois : Mostaganem proprement dit, et Matamore, qui ne contient guère que des établissements militaires. Tout cela est entouré d'une chemisette crénelée, suffisante pour que les défenseurs n'aient guère à craindre d'assaillants non munis de grosse artillerie. D'anciennes constructions espagnoles ont été utilisées pour la défense et sont devenues le Fort des Cigognes et le Fort des Sauterelles; et cet ensemble est dominé par une vieille forteresse espagnole : le Fort de l'Est, armé de pièces à longue portée. Enfin l'habitation du commandant de place, où loge encore aujourd'hui le commandant de la subdivision, est une très belle maison mauresque, surmontée de sa terrasse d'où l'on a une vue magnifique, puisqu'elle s'étend jusqu'à Mazagran, sur toute la banlieue, garnie de jardins et de vergers, fournissant des fruits excellents.

Autour de la ville, deux faubourgs en ruine prouvaient que, jadis, elle avait été un centre de population des plus importants. Sa population, aujourd'hui réduite, se composait de Maures, de Coulouglis, de M'zabites, de quelques Turcs, et d'un certain nombre de familles arabes logeant, non sous la tente, mais en ville, et appartenant aux Douairs, aux Smélahs et aux Bordjias, trois tribus soumises. Les Douairs et les Smélahs, dont la principale fraction était campée, comme je l'ai dit, autour d'Oran, étaient des dissidents, groupés autour du neveu de Mustapha-ben-Ismaïl, un beau vieillard, aux nobles allures, qui s'appelait El Mezari. Les Bordjias obéissaient à un magnifique et gigantesque

cavalier nommé Kaddour-ben-Morfi. Ces deux chefs relevaient de l'autorité militaire. Le reste de la population indigène était administré par un magistrat appelé le Hakem, qui dépendait du commissaire civil. Le principal personnage indigène était le mufti nommé Si-el-Haïachi, homme très fin et très intelligent.

La population européenne, en dehors des militaires, ne dépassait pas soixante personnes ; elle se composait de quelques débitants italiens et de quelques Espagnols, jardiniers ou portefaix. L'autorité civile était représentée par deux fonctionnaires : le commissaire civil, M. Tixier, homme de relations faciles et agréables ; et le receveur des douanes, M. Viton, homme systématiquement insupportable, dont le rôle se réduisait à taxer les denrées apportées par les Arabes au marché et à soulever de perpétuelles difficultés avec l'autorité militaire. La garnison se composait d'un bataillon du 47^e de ligne, qui avait ses deux compagnies d'élite à Mostaganem, et ses six compagnies du centre réparties entre Matamore, les forts et les blockhaus. Il avait pour commandant le chef de bataillon de Ménonville, officier très distingué, mais d'un caractère violent, soupçonneux, et dont je raconterai bientôt la fin tragique. L'artillerie était dirigée par le capitaine Palais, qui commandait à un nombre de canonniers gardes-côtes suffisant pour assurer le service des pièces en position sur les remparts. Le génie était représenté par le capitaine Mazuel.

A cette époque, encore plus que maintenant, le service était perpétuellement entravé par les prétentions de ces deux armes savantes : l'artillerie et le génie, dont les officiers ne voulaient obéir qu'à leurs chefs particuliers, sans tenir compte des exigences du service local, et se retranchaient derrière leur budget spécial, pour transformer en affaire interminable la moindre demande des commandants de place.

Mon père, qui exerçait toutes les fonctions du com-

mandement et de l'administration, et qui faisait l'office de sous-intendant militaire, eut perpétuellement à se débattre contre les entrepreneurs de l'administration, et contre les exigences du génie et de l'artillerie qui, plus tard, sans son énergie, auraient fait échouer la défense de Mazagran. Enfin, pour être complet, il faut mentionner, dans la garnison de Mostaganem, cinq compagnies turques, campées à Mazagran, et formées avec d'anciens miliciens du bey Ibrahim, qui faisaient un service auxiliaire et qu'on allait malheureusement licencier.

Bien que l'on fût en état de guerre permanent avec les Arabes, cette fin de l'année 1836 fut assez calme dans la province d'Oran. Il régnait une espèce de trêve tacite, qui répondait à la fois au désir secret du gouvernement français et aux desseins cachés d'Abd-el-Kader. Le gouvernement avait accepté la proposition du maréchal Clausel d'aller détruire le pouvoir indépendant du bey Achmed, et il préparait la première expédition de Constantine, avec des moyens insuffisants qui devaient la faire aboutir à un échec. Il était important qu'Abd-el-Kader ne fût pas tenté d'aller au secours du bey de Constantine, et c'est dans ce but que le général l'Étang fut chargé de faire une diversion dans l'Ouest, en se portant sur la Minah, au milieu de populations que le général Perregaux avait visitées, quelques mois auparavant. Leur chef, Sidi-el-Aribi, ne voulant se brouiller ni avec Abd-el-Kader, ni avec la France, évita toute rencontre et sut préserver son pays des maux de la guerre. De sorte qu'en revenant de la Minah, le général l'Étang, passant par Mostaganem, se contenta de nous laisser comme instructions l'ordre de ne rien faire et de maintenir de notre mieux la sécurité dans la place. Il allait être d'ailleurs bientôt remplacé à Oran par le général de Brossard, qui avait servi avec mon père aux Gendarmes d'ordonnance.